

De l'Ostrakon (ὄστρακον) à une langue comme abri

« Parce que nous sommes ceux dont nous nous souvenons, la façon dont nous éduquons nos enfants, ce que nous disons, ce en quoi nous croyons, ce que nous aimons et détestons, sont tout autant le résultat du hasard que de décisions parfois délibérées, parfois irréfléchies, prises pour de bonnes ou de mauvaises raisons par nos ancêtres et par d'autres, qui ne pensaient sans doute pas un seul instant à notre famille. »¹

L'ancien rituel de l'Ostrakon (ὄστρακον) nous permet de réfléchir à la coupure du sujet du *Moi* du collectif d'appartenance, ainsi qu'à la coupure du collectif vis-à-vis du sujet. Il évoque la rupture d'un monde, ainsi que de son harmonie et de sa plénitude.

La dispersion des fragments sur lesquels étaient inscrits les noms des exilés, transforme le sujet en fragment du monde auquel ils appartenaient.

L'impact de cette fragmentation aura un effet sur le nom, la voix des ancêtres, et la langue.

L'exil contribue au changement de la coloration (au sens que Freud lui donne dans ses textes préanalytiques) des mondes intérieurs. Ce changement plonge le sujet dans « la Nuit de la mélancolie ». Elle est dépourvue de toute nuance ; elle ne s'annonce pas : elle s'impose brutalement, avec une seule et sombre coloration.

La conscience de cette coupure anime la seule quête de l'exilé.

« Nunc letum times, genus est miserabilis leti. »²

¹Omer Bartov, *Contes des frontières, faire et défaire le passé en Ukraine*, Éditions Plein Jour, 2022, Paris

²« Ce n'est pas la mort que je crains, c'est ce genre de mort déplorable. »

Ovide, *Tristes*, Les Belles Lettres, 2021, Paris, p.9, vers 52

L'exilé, comme les ancêtres, réclame une digne sépulture : une tombe.

Comme Anchise, l'exilé garde la mémoire des Pénates. Les dieux fondateurs partent en exil ; leurs voix nous accompagnent, mais si la voix des ancêtres est immuable, eux sont déjà devenus autres.

Le récit de l'*Énéide* permet d'introduire, sur trois générations, la voix des ancêtres et leurs destins en exil.

Dans le premier livre, Virgile évoque le sentiment de terreur d'Anchise, père d'Énée et grand prêtre à Troie, de mourir en mer, dévoré par les monstres marins.

Anchise se définit comme appartenant à un peuple qui n'avait jamais connu la mer. Il est opportun de traduire cette pensée ainsi : « un peuple qui n'a jamais connu l'exil ».

« *O fide Troiae salvate Penates* »³

Ascanio, fils d'Énée et petit-fils d'Anchise, demande à son ancêtre pourquoi il cache les Pénates. Anchise répond qu'il ne les cache pas, mais qu'il les conserve.

L'expression latine appropriée est *mantenere Penates*, qui signifie « porter en main », mais le même terme traduit aussi le mot promesse. C'est la promesse qu'Anchise demande à son petit-fils : ne pas oublier les ancêtres fondateurs.

La cassure du monde d'appartenance propulse immédiatement l'exilé à la place d'un ancêtre. C'est le destin du jeune Ascanio, qui sera le fondateur de la nouvelle destinée des Latins.

C'est lorsque l'exilé devient ancêtre que le sujet et sa langue subissent une dislocation.

La dislocation linguistique a comme effet des dislocations sonores, qui s'inscrivent dans une succession de pertes permanentes, donnant au sujet exilé — devenu ancêtre — une illusion acoustique : celle de continuer à parler la même langue qu'avant.

La langue disloquée est déjà incompréhensible au collectif d'origine de l'exilé.

3 « *Oh, fidèles de Troie, sauvez les Pénates !* »

Publio Virgilio Marone, *Eneide*, Einaudi, 2014, Turin, livre I, vers 5

Le rapport au temps est intimement lié à la fracture de la langue, laquelle tient à ce qui « gravite autour de l'œil » de l'exilé, à ce qui se fixe sur la rétine, et qui reste pris dans un filet invisible de la mémoire.

« Une langue qui, déjà, peut-être, ne parle plus, et dont le sens s'est figé dans ses significations. »⁴

L'hyperbate (*ὑπέρβατον*) est une figure de syntaxe grecque qui évoque bien ce qui se passe entre des langues — de l'en-dedans à l'en-dedans d'une langue presque quittée, mais qui continue à être rêvée. Une langue à faire parler.

L'hyperbate prévoit l'éloignement d'un mot, d'une parole qui est censée être écrite à côté, mais elle est éjectée ailleurs.

Les mots, les corps linguistiques internes et externes, s'éloignent, donnant naissance à une langue presque inaudible, confuse en apparence.

L'exilé connaît la structure grammaticale de plusieurs langues, mais ne les possède pas.

Les travaux de Roman Jakobson, dans *Langage enfantin et aphasie*⁵, ouvrent plusieurs perspectives éclairantes sur la relation à la perte, et à l'apprentissage d'une langue.

Roman Jakobson introduit l'idée du son comme valeur linguistique, différente du ton, phénomène sonore à valeur musicale.

Le bébé et « l'exilé bébé » apprennent à parler dans une multitude d'échos sonores, confrontés à une perte permanente. Jakobson parle de l'aphasie infantile comme proche des troubles articulatoires (troubles de l'appareil sensori-moteur). Il souligne que cette ressemblance égare les observateurs-récepteurs.

Comme pour l'aphasie infantile, l'exilé porte en lui un égarement quant à sa manière de parler. Sa langue parle d'un égarement.

⁴ Goldschmidt, *Quand Freud rencontre la mer*, Éditions Buchet-Chastel, Paris, 2006, p.150

⁵ Roman Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*, Éditions de Minuit, 2003, Paris, p.44

Cet égarement fait écho à la métaphore de devoir affronter une « dernière vague meurtrière ». L'exilé connaît la puissance de celle-ci.

En hébreu, la vague se dit Gal גַּל (*gal*), ce qui traduit aussi les ondes sonores, le dévoilement d'un secret.

Gal exprime également le double, GalGal (גַּלגַּל), qui traduit une double alliance. Celle-ci devient possible si le sujet rencontre une langue « abritante », une langue du possible qui « tient ses promesses ». La métamorphose est le sens intime du mot *galgal*.

L'histoire du sujet exilé est une histoire dans laquelle la ou les langues s'inscrivent sous forme d'une alliance dont la mémoire d'un être devenu ancêtre avant le temps est centrale. Il faudrait probablement un lecteur-traducteur pour entendre une telle histoire.

Dans cet entendement possible ou impossible, l'histoire du nom est essentielle. Le nom peut se transformer par défaut d'écriture, l'histoire des recensements et des registres d'émigration porte la mémoire du nom entendu par défaut.

Le nom peut changer par choix, pour créer une nouvelle histoire.

Le nom peut vivre sous traduction, comme un mimétisme.

Il peut être coupé de sa racine, pour se couper d'une douleur insupportable.

Mais le nom peut aussi être maintenu, comme le seul bien que l'on possède.